

SYLVIE-CATHERINE
DE VAILLY

GIOVANNI
APOLLO



**Le cinquième
péché**

ROMAN

RECTO
VERSO

Le cinquième péché

Éditrice-conseil : Pascale Morin
Révision : Lise Duquette
Correction : Sylvie Massariol
Conception de la couverture : Lyne Préfontaine
Photo de l'auteur : Stéphanie Lefebvre

DISTRIBUTEUR EXCLUSIF :

Pour le Canada et les États-Unis :
MESSAGERIES ADP inc.*

2315, rue de la Province
Longueuil, Québec J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237
Internet : www.messageries-adp.com
* filiale du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québecor Média inc.

09-16

Imprimé au Canada

© 2016, Recto-Verso, éditeur
Charron Éditeur inc.,
une société de Québecor Média

Charron Éditeur inc.
1055, boul. René-Lévesque Est, bureau 205
Montréal, Québec, H2L 4S5
Téléphone : 514-523-1182

Tous droits réservés

Dépôt légal : 2016
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN 978-2-924381-66-3

Gouvernement du Québec – Programme de crédit
d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC –
www.sodec.gouv.qc.ca

L'Éditeur bénéficie du soutien de la Société de
développement des entreprises culturelles du
Québec pour son programme d'édition.

Financé par le gouvernement du Canada
Funded by the Government of Canada

Canada

Nous reconnaissons l'aide financière du gouver-
nement du Canada par l'entremise du Fonds du
livre du Canada pour nos activités d'édition.

SYLVIE-CATHERINE
DE VAILLY
GIOVANNI
APOLLO

Le cinquième
péché

ROMAN

RECTO
VERSC

Une société de Québecor Média

Et l'aube chassant la nuit,
Schéhérazade dut interrompre son récit.
Les Mille et une nuits

*Je crache sur la moralité et sur les creuses
admiraions qu'on lui décerne,
quand elle ne produit aucun plaisir.*
ÉPICURE

Chapitre 1

Elle frissonna.

De la main, elle chercha les couvertures pour s'envelopper, mais ne rencontra que le vide. Elle réalisa soudain qu'elle était couchée sur le sol, sur une surface glacée, et qu'elle était entièrement nue. Elle ouvrit les yeux, mais il faisait trop sombre pour qu'elle perçoive quoi que ce soit. Même après plusieurs secondes, elle ne parvenait toujours pas à distinguer ce qui l'entourait.

Elle n'était pas chez elle ni dans un autre endroit qu'elle connaissait. Une forte odeur d'humidité, mêlée à un autre effluve qu'elle ne parvenait pas à identifier, lui saisit la gorge, faisant naître aussitôt un haut-le-cœur. Elle avait envie de vomir, mais était incapable de bouger. Son corps restait cloué au sol, comme une masse inerte refusant de lui obéir. Elle tourna péniblement la tête en direction de la seule source de lumière qui filtrait faiblement à travers un soupirail, guère plus grand qu'une boîte à chaussures. Et là, tout près d'elle, à quelques centimètres de son visage, elle aperçut des barreaux qui se découpaient à peine à contre-jour.

– Mais... mais qu'est-ce que c'est que ça? Oh! mon Dieu, je... je suis... enfermée! s'écria-t-elle avec terreur. C'est quoi, cette histoire? Hé! ho! Y a quelqu'un?

Elle replia difficilement un bras engourdi pour attraper un barreau. Elle le secoua avec toute la force qu'elle pouvait déployer malgré son état comateux, comme si la simple volonté de le voir disparaître était suffisante. Peut-être était-ce aussi dans l'espoir de se réveiller de ce cauchemar dans lequel elle craignait d'être plongée. Mais rien ne bougea, le contact froid du métal dans sa main lui confirmait que le mauvais rêve était bien réel. La prisonnière tenta de se relever en s'agrippant à la barre de métal. Tirant de toutes ses forces, elle parvint finalement à se redresser, appuyant ses épaules contre la cage.

C'était sûrement une mauvaise blague, mais qui aurait eu cette horrible idée? Paniquée, elle se mit à hurler, pour appeler à l'aide, pour qu'on vienne la sortir de là. Pour que la situation cesse.

– HÉ! HO! Y A QUELQU'UN? SI C'EST UNE FARCE, ELLE N'EST PAS DRÔLE DU TOUT ET DE FORT MAUVAIS GOÛT... MONTREZ-VOUS!

Seul l'écho de sa voix lui répondait.

– AIDEZ-MOI, JE VOUS EN SUPPLIE... À L'AIDE... JE SUIS ICI... OUVREZ-MOI...

Elle s'arrêta de crier, attentive au moindre bruit, à un pas, un mouvement, un signe de vie, un indice qui lui dévoilerait que quelqu'un se trouvait là, tout prêt. Mais il ne se passa rien, pas même le plus petit craquement. Elle était seule. Il était inutile d'espérer quoi que ce soit pour le moment. Tout ce qui l'entourait, l'obscurité, le silence, le froid, les odeurs et son corps nu, abruti sur ce sol froid, lui criait une vérité plus qu'évidente: elle avait été enlevée et enfermée quelque part.

Au fond, elle savait depuis l'instant où elle avait ouvert les yeux qu'elle avait de graves ennuis. Le corps capte bien souvent des informations que l'esprit refuse d'entendre.

Elle songea à faire du bruit, à se manifester, à hurler jusqu'à ce que quelqu'un finisse par l'entendre, jusqu'à ce qu'elle n'ait plus de voix. Mais elle réalisa alors que, si elle était enfermée sans être bâillonnée, c'était parce que tout espoir de secours était dérisoire. Celui qui l'avait kidnappée n'avait certainement couru aucun risque. On s'était assuré qu'elle serait seule et sans aide. Ça aussi, c'était une évidence.

On n'enlève pas une personne pour la séquestrer dans un appartement, à moins de la rendre muette. Et encore ! Le moindre bruit pouvait tout trahir. Non, pour emprisonner quelqu'un, il fallait choisir un endroit reculé, loin de tout témoin. L'isolement devenait ainsi le plus sûr des gardiens.

Désespérée devant cette effrayante réalité, Claudia se sentit soudain livrée à elle-même. Le découragement la gagna. La panique se fraya un chemin de ses tripes jusqu'à son cerveau. Son monde basculait, elle ne parvenait plus à réfléchir. L'affolement la prenait à la gorge, l'empêchant de respirer. Son souffle s'accélérait au rythme de son pouls. Elle devait se calmer, mais plus elle se disait cela, plus elle avait l'impression de perdre le contrôle de ses émotions. Elle se mit à crier, à travers de violents sanglots qui semblaient l'entraîner vers la folie. La femme pleura et hurla jusqu'à ce que la fatigue l'emporte et la laisse épuisée. Toujours à demi adossée aux barreaux, elle ferma les yeux de lassitude. Il lui fallut un long moment avant d'émerger de cette agitation qui la secouait au plus profond d'elle-même. Son corps tout entier tremblait.

Une seule vérité lui martelait l'esprit: elle allait mourir.

Pouvait-elle espérer de l'aide de l'extérieur?

Qui allait se soucier de son absence? Elle qui fuyait les gens et préférait vivre seule. Non pas qu'elle n'ait aucun contact avec le monde — après tout, elle faisait sa vie en ville et avait des rencontres liées à son emploi, elle avait ses habitudes, fréquentait des endroits qu'elle appréciait pour différentes raisons —, mais son statut de travailleur autonome lui assurait une solitude qui lui convenait parfaitement, ne l'amenant à sortir de chez elle que lorsqu'elle en avait envie. Claudia n'avait ni amis proches ni famille, encore moins un amoureux. Si bien que le calcul se fit rapidement: personne ne s'inquiéterait de ne pas avoir de ses nouvelles avant un bon moment. Un terrible constat s'imposa subitement: elle était bien seule et, si elle voulait sortir indemne de cet endroit, elle ne pouvait compter que sur elle, on ne viendrait pas la libérer! Sa condition lui parut encore plus critique.

Elle songea à Sashimi, son chat. Peut-être, avec un peu de chance, son voisin Léon s'apercevrait-il de son absence, mais elle n'y croyait pas beaucoup. Leurs liens étaient basés sur une bonne entente entre voisins partageant le même palier, point. Les quelques échanges qu'ils avaient se résumaient à: «*Bonjour, voisin, prévoyez un parapluie, ils annoncent du mauvais temps... Bonsoir, voisine, vous avez passé une bonne journée?*»

Elle ferma les paupières. Jamais elle ne s'était sentie aussi vulnérable et abandonnée. Elle se laissa aller au désespoir et resta longtemps prostrée, recroquevillée sur elle-même. L'idée de la mort tournait en boucle dans son esprit. On pouvait bien la tuer, rien ne s'y opposerait! Claudia était à la merci d'un inconnu.

Le temps semblait s'être arrêté. Elle ignorait totalement quel jour et quelle heure il pouvait être. La prisonnière ouvrait parfois les yeux pour regarder autour d'elle, mais les refermait aussitôt en constatant que sa triste situation n'avait pas changé. Combien de temps demeura-t-elle ainsi, inerte et sans volonté? Elle ne se posait même pas la question.

Mais l'inconscient agit de façon étrange, il fonctionne indépendamment de la raison. Il chemine seul vers des constats qui s'imposent à nous. Aussi fut-elle apaisée de constater que ses idées noires se dissipaient tranquillement et qu'elle retrouvait un certain calme. Quelque chose en elle s'animait, se réveillait; son discernement reprenait ses droits.

Claudia n'était pas le genre de personne à rester déprimée bien longtemps. Cela avait toujours été un trait de son caractère. Depuis qu'elle était toute jeune, elle savait que s'apitoyer sur son sort n'aidait en rien à régler un problème, peu importe le merdier dans lequel on était plongé. Elle avait toujours réagi devant l'adversité, et elle allait encore une fois le faire.

La prisonnière reprenait foi en elle.

Pour commencer, elle voulut connaître l'état dans lequel elle se trouvait. Elle s'examina. Elle n'avait pas l'impression d'être blessée; du moins, elle ne ressentait aucune douleur. Elle tâta son sexe, à la recherche de meurtrissures ou d'ecchymoses. On ne l'avait pas agressée. Cette constatation la rassura. Pour le moment. N'eût été cette envie de vomir et cet affreux mal de crâne, elle allait, somme toute, plutôt bien. Le fait d'être nue était assez désagréable, elle ne pouvait s'empêcher de penser que son ravisseur l'avait déshabillée, et donc touchée. Cette idée la choquait. Elle n'était pas particulièrement

pudique, mais quand même, on avait fait peu de cas de sa personne. Elle plaça ses longs cheveux noirs sur le devant de son corps, s'assurant ainsi une parcelle d'intimité. À l'aveugle, elle entreprit de sonder son environnement en tendant les mains, percevant avec peine les limites de sa cellule.

On l'avait droguée, ça, c'était incontestable. Elle ne parvenait à bouger son corps engourdi qu'avec beaucoup de difficultés. Le sédatif agissait encore, limitant ses gestes. Elle essaya de reconstituer le fil des événements, ce qui l'avait conduite là, mais son esprit était en plein brouillard, elle ne se souvenait de rien. Pendant combien de temps l'avait-on mise sous l'effet de narcotiques ? Des heures ou des jours ? Elle regarda en direction du soupirail et réalisa qu'il faisait encore plus sombre qu'à son réveil. La nuit s'installait donc. Elle supposa qu'elle devait se trouver là depuis au moins la veille, puisqu'elle était sortie de chez elle en soirée. Ça devait faire environ vingt-quatre heures. Ce serait assez logique, se dit-elle en songeant qu'elle ne voyait pas l'intérêt de la garder captive et endormie depuis plus longtemps. Mais elle était peut-être ici depuis seulement quelques heures. Impossible de le savoir.

Elle avait froid et soif. L'humidité des lieux devenait plus accablante. Elle grelottait. Claudia sentait une grande frustration, doublée de colère, l'envahir. Elle fondit encore une fois en larmes devant son incapacité à agir.

– Je ne dois plus pleurer ni paniquer, murmura-t-elle pour elle-même afin de se donner du courage, malgré cette boule d'angoisse qui lui nouait l'estomac. Claudia, tu dois garder ton calme. Tu dois trouver le moyen de sortir d'ici. Pense avec ta tête, pas avec tes tripes !

À cet instant, sept écrans cathodiques s'allumèrent en même temps, la faisant sursauter et lui arrachant un

cri. Paniquée, elle regarda autour d'elle, mais ne vit personne. Les écrans, installés à l'extérieur de la cage, grésillèrent jusqu'à ce qu'apparaissent des images en noir et blanc.

Cherchant à comprendre pourquoi on lui présentait un film, elle réalisa très vite qu'il s'agissait, en réalité, de femmes nues et séquestrées... dans une cage, tout comme elle. Elle grimaça. Des extraits passaient devant ses yeux et lui dévoilaient qu'elle n'était pas seule dans sa condition. Où se trouvaient ces autres captives ? Elle scrutait avec attention les écrans, ne sachant quoi en penser. La peur s'infiltrait dans son esprit, l'inquiétude la gagnait.

Comme pour échapper à ces images qui roulaient en boucle, elle détourna le regard. Claudia se rendit compte qu'elle pouvait bouger davantage. Ces gestes étaient lents et gauches, ses jambes, encore engourdis, mais les effets de la drogue s'estompaient. La lumière blafarde émise par les téléviseurs permit à la jeune femme d'examiner son environnement. La cage dans laquelle elle était enfermée faisait presque deux mètres de hauteur sur deux de large. Il n'y avait pas grand-chose dans la cave, du moins pour ce qu'elle en distinguait, car la lumière ne s'étendait pas très loin. Elle voyait se découper dans le fond quelques meubles et des marches qui devaient mener au rez-de-chaussée – et donc à la sortie. Revenant à ses observations, elle découvrit aussi, à quelques pas de sa cellule, une bergère au tissu élimé lui faisant face. Elle aperçut alors une bouteille d'eau au pied du fauteuil.

Sans savoir si elle lui était destinée, elle se mit sur le ventre et entreprit de se traîner jusqu'à l'extrémité de sa prison. Elle passa son bras à travers les barreaux, ignorant le froid au contact du métal, et tendit la main

vers la bouteille. Impossible de l'attraper. Claudia changea de position, se plaça sur le côté et tenta une nouvelle fois d'atteindre le précieux liquide. Elle pouvait presque y toucher, elle sentait le plastique au bout de ses doigts. Il lui manquait à peine un ou deux millimètres. Sa main gauche agrippée à l'un des barreaux, elle essayait de faire passer son épaule droite en appuyant tout son corps contre l'acier. Elle étira son bras au maximum au point d'en avoir mal. Elle effleurait maintenant la bouteille, il suffisait de la déplacer doucement.

Le contenant vacilla légèrement, Claudia stoppa son geste et pria pour qu'il reste debout. Elle était parvenue à le faire bouger, elle y était presque. Retenant son souffle, elle essaya de l'attraper, mais il tomba et roula un peu plus loin.

– NONN!! hurla-t-elle. Nonnn... Ah! *porca puttana troia*!! lâcha-t-elle en italien en donnant un coup sur les barreaux.

Claudia ferma les paupières et laissa échapper un profond soupir de découragement. Le fait de perdre cette bouteille d'eau s'ajoutait à sa misérable condition. Elle faisait de gros efforts pour ne pas perdre le peu d'espoir qui lui restait. Elle devait tenir le coup.

Les écrans s'éteignirent, la replongeant dans le noir. La prisonnière ramena ses jambes contre sa poitrine et se remit à pleurer, cette fois, en silence.

* * *

– Je vous rappelle que vous avez rendez-vous ce matin avec madame Moffatt.

L'homme eut ce regard interrogateur qu'elle lui connaissait bien et qui voulait dire: mais qui est cette dame?

Isabelle St-Jean, son adjointe administrative, affectionnait cet air qu'elle jugeait bon enfant. Ça lui donnait toujours l'impression d'être indispensable à la vie quotidienne de son patron. Elle gérait son agenda pour tous les détails de sa vie et elle aimait ça.

– C'est la femme de votre client, Jean-Michel Lepage.

En réalité, Marc-Antoine La Perrière savait parfaitement qui était Elsa Moffatt, lui qui n'oubliait jamais rien. Sa vie, ses mensonges et ses silences reposaient justement sur cette mémoire qu'il entraînait comme un sportif le fait en prévision des Olympiques. Et manipuler était certainement son épreuve favorite : il excellait dans cette compétition !

Selon les gens qu'il côtoyait, Marc-Antoine changeait de personnalité, et pour Isabelle, sa secrétaire, il jouait celui qui dépendait d'elle. Il savait qu'elle adorait se rendre indispensable auprès de lui, passant bien souvent pour le gars distrait et inoffensif. Évidemment, il devinait, derrière le côté trop serviable de la jeune femme, une affection proche du béguin.

– Oui, bien sûr... Suis-je bête ! Je n'avais pas fait le lien. Aaah ! Isabelle, que ferais-je sans vous ?

– Cessez de me taquiner, Marc-Antoine. Si je n'étais pas là, ce serait une autre qui veillerait à ce que vous n'oubliiez pas vos rendez-vous ! Personne n'est irremplaçable, vous le savez très bien.

– Effectivement, je ne peux que vous donner raison, mais certaines personnes le sont plus difficilement que d'autres. Vous pouvez me croire, lui répondit l'avocat en lui servant son plus savoureux sourire. À quelle heure dois-je la rencontrer ?

– Juste avant le procès. Vous devez être au palais de justice pour dix heures. Elle vous attend à l'entrée à neuf heures quarante-cinq.

L'avocat consulta sa montre, il avait tout juste le temps de passer prendre un expresso avant le rendez-vous. Un excellent pub, qui servait également des repas de qualité et un des meilleurs cafés de la ville, fait par un authentique barista, était situé à trois pas du palais de justice, le Huis Clos. L'endroit, très tendance et superbement décoré, était fréquenté par les gens de son milieu. C'était LE lieu où il fallait être, se montrer et être vu. C'était là que bien souvent se réglaient des litiges et des ententes, avec un verre de vin, de whisky ou de bière. On ne pouvait parler d'une vraie fraternité, comme dans d'autres regroupements professionnels, mais d'entraide quand cela se révélait vraiment nécessaire entre les parties.

Il fit signe à Isabelle qu'il partait. L'adjointe le regarda s'éloigner, le sourire aux lèvres et le regard admiratif.

La journée était magnifique et le soleil radieux. Marc-Antoine La Perrière aurait pu se rendre à pied au palais de justice qui se trouvait à un jet de pierre de son bureau, mais il préférait y aller avec sa nouvelle Mercedes-AMG GT S bleu métallisé. Si d'aventure on lui demandait pourquoi, il avait une réponse toute prête: «Je dois passer voir un client ensuite...» ou «J'ai un rendez-vous d'affaires dans le centre-ville plus tard...». Marc-Antoine avait une réplique à tout et il était du genre à toujours avoir la bonne riposte au bon moment, ce qui faisait rager les avocats de la partie adverse. Il excellait dans son domaine. Au fil des années, il s'était assuré une certaine renommée dans le milieu judiciaire. En résumé, il coûtait cher, mais il garantissait une conclusion heureuse à vos problèmes! Le prendre comme avocat annonçait souvent à la partie adverse que leur cause était perdue d'avance. Il va sans dire que Marc-Antoine La Perrière n'était pas très apprécié du côté de l'accusation.

Il garait toujours sa voiture dans le même stationnement, si bien que l'employé à la guérite l'appelait par son nom. Il lui réservait aussi sa meilleure place, toujours la même, et l'accueillait chaque fois avec enthousiasme. La Perrière lui lançait inlassablement la même blague, tout en le saluant en vitesse, beaucoup trop pressé pour lui adresser réellement la parole. Jamais il ne le disait à voix haute, mais c'était une devise chez lui: «Toujours demeurer poli avec le petit personnel, mais ne jamais s'attarder!»

Rien de ce qu'il faisait n'était laissé au hasard. Il agissait par raison, selon une logique qui lui était propre.

Madame Elsa Moffatt l'attendait. En avançant vers elle, il ne put s'empêcher de la trouver désirable tout en se faisant la réflexion qu'elle n'avait certainement pas épousé Jean-Michel Lepage pour son charme. Le mari était aussi insignifiant qu'elle était belle. Vêtue d'un ensemble couleur crème qui lui donnait des airs de starlette, la belle se cachait derrière de larges lunettes noires très à la mode, dont la signature Chanel était mise bien en évidence. Ses longs cheveux blonds ne semblaient jamais s'emmêler, ils étaient toujours impeccables. Même en plein été, à 40 °C, Elsa Moffatt paraissait fraîche. Elle ne semblait pas souffrir de la chaleur, ne transpirait pas, et aucune goutte de sueur ne perlait sur ce qu'on appelle poétiquement le doigt de l'ange, cet espace entre le nez et les lèvres. Elle faisait partie de ces femmes qui semblaient tout droit sorties d'un magazine féminin, comme si une armée invisible de professionnels de la beauté la suivait en permanence.

«Les femmes doivent la détester», songea l'avocat en lui tendant la main pour la saluer.

Dès leurs premières rencontres, Marc-Antoine avait compris qu'elle était du genre à dévorer les hommes au petit-déjeuner ! Elle avait le comportement du chasseur qui tend ses pièges. Et il avait très bien noté qu'elle l'avait dans sa mire, qu'elle installait ses leurres, même si elle s'évertuait à jouer les innocentes. Il la devinait si bien. Il s'amusait de la voir éviter son regard, s'évertuant à montrer sa condition de femme mariée, alors que ses yeux et tout son corps trahissaient le contraire. Il savait que la belle le désirait, qu'un simple frôlement accompagné d'un compliment serait amplement suffisant pour qu'elle le rejoigne dans son lit.

Les femmes aiment les compliments et les hommes le savent.

Mais tant que l'affaire n'était pas entendue, tant que son mari n'était pas passé devant le juge, il était hors de question d'avoir une aventure avec elle. Si aventure il devait y avoir ! Marc-Antoine était loin d'en être convaincu puisque, normalement, c'était lui qui chassait, lui qui décidait où et quand, et surtout quel serait son gibier. Elle avait beau être magnifique, elle ne lui offrait aucun défi. L'idée qu'il pouvait la prendre n'importe où et quand bon lui semblait, qu'elle n'espérait que ça, lui enlevait toute envie ! La beauté physique peut vite être lassante quand on n'a que ça à offrir. L'avocat aimait les femmes de tête.

– Madame Moffatt, comment allez-vous ce matin ? Vous êtes radieuse, comme d'habitude ! Toujours si élégante ! N'avons-nous pas une journée magnifique ?

Elsa Moffatt releva légèrement la tête, visiblement flattée.

– C'est le procès de mon mari qui vous met de si bonne humeur, Maître ? demanda-t-elle avec un sourire entendu.

Marc-Antoine ne comprit pas l'insinuation, mais il remarqua une petite lueur taquine dans ses yeux bleus, qu'il traduisait par : « Si Jean-Michel pouvait en prendre pour perpète, je vous en serais TRÈS reconnaissante ! »

« Je devine ton jeu, belle intrigante. Alors jouons, si tu te sens capable de m'affronter ! » songea-t-il en lui répondant d'un sourire malicieux.

– Je voudrais savoir à quoi m'attendre ? Pensez-vous que Jean-Michel va s'en tirer ?

– Allons nous asseoir là-bas, voulez-vous ? répondit l'avocat en lui prenant le bras pour la mener vers des fauteuils en retrait.

Quand ils eurent pris place, Maître La Perrière répondit à la question.

– Vous savez, bien entendu, que les accusations qui pèsent contre votre mari sont graves. Après avoir étudié l'affaire avec minutie, nous avons décidé de plaider coupable.

La femme afficha un air faussement attristé auquel l'avocat ne crut pas du tout.

« Il faudrait qu'elle revoie sa prestation, si elle veut se montrer convaincante... Je devrais peut-être lui en faire la remarque ! »

– Mais, enfin, je pensais que... N'êtes-vous pas l'un des meilleurs avocats ?

– C'est vrai, confirma Marc-Antoine non sans sourire. Mais même le meilleur avocat de la planète ne pourrait faire libérer votre mari et le laver de tout soupçon pour une affaire de meurtre comme celle-ci. Je vous rappelle qu'il a massacré son associé et qu'on a retrouvé l'arme du crime portant ses empreintes dans le coffre de sa propre voiture. C'est si évident que, plus clair que ça, il aurait fallu qu'il signe son crime avec le sang de sa victime.

Par ailleurs, tout a été filmé par la caméra de surveillance du stationnement où ils se trouvaient. Non seulement on voit votre mari qui assassine M. Anderson à coup de bâton de baseball, mais en plus il fait face à la caméra. J'ai beau être bon, il y a des choses contre lesquelles on ne peut se battre, madame Moffatt. Nous allons donc plaider la folie passagère. Votre mari souffrait depuis quelque temps de troubles du sommeil et d'épuisement, et cela jouera en notre faveur. C'est l'angle que je vais employer pour sa défense: il était si épuisé qu'il ne se contrôlait plus, la preuve en est ce meurtre en direct. Quelqu'un de sensé ne se serait pas exposé ainsi à la caméra pour assassiner sa victime. Son médecin est prêt à affirmer que votre mari est venu le consulter et qu'il lui avait prescrit un antidépresseur pour surmenage.

– Et vous croyez que ce sera suffisant pour alléger sa peine? demanda la femme en posant sa longue et délicate main sur l'avant-bras de l'avocat.

Marc-Antoine n'entrait pas dans son jeu, mais il se divertissait beaucoup.

– J'en suis convaincu. Vous devez me faire confiance.

– Oui, bien sûr, j'ai une entière confiance en vos capacités... dit-elle en soutenant son regard.

– C'est l'heure, nous devons y aller, se contenta-t-il de répondre.

La femme pressa la main de l'avocat.

Marc-Antoine s'interrogeait sur ce qu'elle espérait réellement pour son mari. La belle avait une idée derrière la tête, c'était évident. Et il se figurait qu'elle voulait que Jean-Michel Lepage en prenne pour longtemps, mais était-ce bien cela? S'il avait raison, pourquoi était-elle venue le chercher, lui, le meilleur de sa profession? Il était

certain que, en défendant son mari, il lui assurait une peine dérisoire. À moins que la demande ne soit venue de l'époux lui-même et qu'elle n'ait pas eu le choix. Ils avaient les moyens de le payer; quelle raison aurait-elle pu invoquer pour rejeter sa candidature? Aucune.

Marc-Antoine savait qu'il lui plaisait, mais y avait-il autre chose derrière tout ce jeu qu'elle déployait pour le séduire? Pensait-elle que, s'il devenait son amant, elle pourrait lui suggérer de faire incriminer son époux pour un très long séjour derrière les barreaux? Cela s'était déjà vu, la chose n'était pas rare. La belle blonde remporterait ainsi le gros lot: un amant et l'argent d'un mari aussi inintéressant que peu séduisant!

Il avait très envie de le lui demander. Il retint sa main, la femme eut l'air surprise. Ils se fixèrent un instant. Il percevait un trouble dans son regard. De toute évidence, elle se trompait sur ses intentions en croyant qu'il la retenait parce qu'il la désirait.

– Vous espérez, en réalité, que votre mari en prenne pour plus longtemps, n'est-ce pas? Vous tentez de me séduire dans l'espoir que je tombe amoureux de vous et que je fasse tout pour que nous soyons ensemble, pendant que votre mari croupirait en prison?

Elsa Moffatt retira sur-le-champ sa main de celle de l'avocat. Elle jeta un coup d'œil aux alentours, soudain plus nerveuse. Pour Marc-Antoine, son silence était plus révélateur que n'importe quelle réponse. C'était bien ce qu'il pensait: en employant le meilleur avocat de la ville, personne ne pourrait lui reprocher quoi que ce soit, encore moins son époux de ne pas avoir fait le maximum pour le sortir de là. Elle jouait gros, mais le jeu en valait le coup.

– Ne soyez pas stupide, voyons! Je vous ai choisi parce que vous êtes le meilleur, point! Et puis, entre nous,

Maître, vous n'êtes certainement pas le genre d'homme que l'on manipule si facilement !

« Pas mal ! En plus d'être belle, elle est habile... » pensa-t-il, un étrange sourire aux lèvres.

Il était curieux de savoir comment elle parviendrait à le convaincre de plaider autre chose que la défense qu'il avait préparée. Nonobstant l'amusement que lui procurait la façon d'agir de la femme de son client, La Perrière n'aimait pas qu'on se serve de lui.

Allait-il exaucer le vœu de la belle ou bien jouer les salauds ? La suite de l'histoire dépendait de lui, maintenant qu'il avait saisi le scénario. Et ça le satisfaisait encore plus que l'idée de coucher avec la magnifique Elsa Moffatt.

* * *

Lorsqu'elle se réveilla, Claudia se rappela avec désarroi son état et l'endroit où elle se trouvait. Elle se sentait lasse et désorientée, elle ignorait combien de temps elle avait dormi. L'idée d'être impuissante lui minait le moral. Son mal de tête lui vrillait toujours les tempes, et elle n'avait plus une goutte de salive.

Allait-on la laisser mourir de soif dans une cage ? Quel était l'intérêt ? Pour quelle raison l'avait-on enlevée, si personne ne venait la voir ? Elle essayait de comprendre les motivations de son ravisseur, mais ne saisissait pas la logique de la situation.

– ALLÔ ! IL Y A QUELQU'UN ? RÉPONDEZ...
Je vous en supplie...

Cette fois encore, aucun bruit ni signe de vie. Elle referma les yeux. Dormir demeurerait encore sa seule option pour le moment.

Elle était entre deux sommeils. Elle percevait ce qui se passait autour d'elle, mais l'ensemble se confondait à son rêve. Ou était-ce plutôt le contraire ? Son imaginaire se superposait-il à la réalité ? Elle discernait des bruits de pas feutrés, mais la femme était encore trop endormie. Quelqu'un se trouvait là, tout près, elle en avait l'impression.

Claudia s'efforça de se réveiller tout à fait et ouvrit enfin les yeux. Il faisait plus clair que la veille ou l'avant-veille, elle ne savait plus. Comme elle ignorait si c'était le matin ou l'après-midi. Elle avait complètement perdu la notion du temps.

Elle distinguait toutefois mieux ce qui l'entourait. Elle se redressa pour voir s'il y avait réellement quelqu'un, mais elle était seule. Elle avait pourtant la certitude d'avoir senti une présence. Elle réalisa du même coup qu'elle pouvait enfin bouger. C'était bien peu de chose quand on savait dans quel état elle se trouvait, mais cette constatation la soulagea.

La prisonnière regarda autour d'elle. Elle avait si soif. Sans raison, elle tourna la tête vers la bouteille d'eau, comme si elle espérait quelque chose. Quelle ne fut pas sa surprise de la voir debout, au même endroit que la première fois. C'était la preuve qu'il y avait bien eu une autre personne dans la pièce.

Cette fois-ci, elle ne pouvait se permettre d'échapper la bouteille, elle devait l'attraper. Agissant comme la fois précédente, elle prit le temps d'échauffer ses muscles avant de bien se positionner et d'étirer le bras jusqu'à en avoir mal. Elle constata que la bouteille était un peu plus près. Claudia l'attrapa. Elle en ressentit une forme de joie. Sans plus réfléchir, la prisonnière la déboucha et avala d'un trait le précieux liquide.

Elle ferma les yeux pour mieux apprécier le moment. Jamais boire de l'eau n'avait été aussi bon, malgré l'arrière-goût qu'elle y décelait.

Ainsi, son ravisseur était venu pendant qu'elle dormait. Quelqu'un avait remis la bouteille à sa place initiale. Elle s'interrogeait sur ce geste anodin : avait-on pris la peine de la rapprocher pour qu'elle parvienne à l'attraper ? Était-ce volontaire ? Elle s'en voulut de chercher un geste de sympathie de la part de celui qui l'avait enlevée. Pour cela, il fallait avoir le souci de l'autre. Cela lui semblait un peu contradictoire avec le fait d'être séquestrée.

– POURQUOI NE VOUS MONTREZ-VOUS PAS ? cria Claudia dans l'attente de découvrir enfin qui la retenait prisonnière et ce qui allait lui arriver.

Mais encore une fois, elle ne reçut aucune réponse.

Elle avait faim et froid, et bien vite sa soif allait revenir. Qu'attendait donc le kidnappeur pour se montrer ? Pourquoi ce silence ?

Chapitre 2

– Je voudrais vous inviter à souper afin de vous remercier... Jean-Michel ne jure que par vous. Il vous est très reconnaissant, vous savez... et moi aussi!

« Très bien, ma belle, tu espères m’attirer dans ton lit... Tu as peur que je dirige ma défense là où tu ne veux pas. Et tu dois agir avant que je fasse mon plaidoyer! »

– Mais ce n’est pas nécessaire, je ne fais que mon travail! Et puis, ce n’est pas encore fini, il reste le plaidoyer et la décision du jury. Rien n’est encore joué!

– Quel que soit le verdict, vous avez fait un boulot remarquable. J’insiste donc, appuya la femme avec plus d’autorité.

Marc-Antoine la vrilla du regard. S’il y avait une chose qu’il détestait dans la vie, c’était qu’on lui force la main. Mais tant que le procès de Jean-Michel Lepage n’était pas terminé, il devait se montrer aimable. Non pas qu’il se sentît redevable envers cet homme ni personne d’autre, mais il n’avait pas envie de gangréner leurs rapports et que cela influe sur l’affaire. Si la dame se plaignait à son mari, il y avait fort à parier

que la relation avec son client dégénérerait, puisque Jean-Michel Lepage n'avait d'yeux que pour sa belle. Ce n'était pas souhaitable pour la suite des choses. Marc-Antoine avait déjà envisagé de porter la cause en appel, si le verdict ne plaisait pas à son client – ce qui était à prévoir – et il n'avait certainement pas envie que Lepage prenne un autre avocat après tout le travail qu'il avait fait. Le défenseur savait depuis le début que la belle avait une grande influence sur son mari. Elle dirigeait le bonhomme au doigt et à l'œil, comme elle essayait de le faire avec lui.

Il était même allé jusqu'à se demander si ce n'était pas sous l'emprise de sa femme que l'homme avait assassiné son collègue ? À quelques reprises, son client avait mentionné qu'elle n'aimait pas son associé, qu'elle voulait qu'il se débarrasse de lui... C'était bien le mot qu'il avait employé. Mais il n'avait pas à chercher jusque-là. Cela n'avait aucune importance à ses yeux de connaître la vérité et de savoir qui était réellement responsable de la mort de Yann Anderson. Comme il le disait très souvent à ses clients :

« La vérité n'a aucune importance. Ce qui compte, c'est l'interprétation qu'on en fait ! »

Marc-Antoine ne savait que trop ce que pouvait faire l'autorité sur un être. La pression que l'on peut exercer sur l'autre et jusqu'où cela pouvait aller. Il en connaissait bien les règles. Or, deux dominants qui se rencontrent doivent inévitablement s'affronter : lequel des deux, elle ou lui, allait plier l'échine ? La Perrière savait que ce ne serait pas lui. Mais la belle l'ignorait encore.

– Attendons la fin du procès, voulez-vous ? Je pense que ce serait plus convenable.

– Plus convenable?! Quel drôle de choix de mots, rétorqua-t-elle en le dévisageant, un sourire carnassier aux lèvres.

Elle se dit que l’avocat de son mari se montrait hésitant par gêne, qu’il n’osait pas accepter son invitation. Peut-être se sentait-il ainsi parce qu’elle était mariée à son client? Elle décida donc d’attendre un peu. Elle arriverait à ses fins.

– D’accord, conclut-elle, si vous y tenez, demeurons « convenants ».

– J’y tiens, oui.

* * *

Les écrans cathodiques s’allumèrent de nouveau, tirant Claudia de sa somnolence. Elle s’était demandé si l’eau ne contenait pas un calmant. Elle lui avait trouvé un drôle de goût. Elle en avait maintenant la certitude. Elle se sentait beaucoup plus calme, et cet alanguissement l’abêtissait. Mais, au fond, qu’est-ce que ça changeait qu’on lui fasse prendre un somnifère? Elle ne pouvait ni sortir de sa cage ni tenter quoi que ce soit pour se sauver.

Elle se secoua un peu: non, elle ne devait pas se laisser aller, elle devait absolument réagir. On cherchait à la rendre apathique.

Elle se redressa pour s’asseoir, puis se frotta le visage pour se réveiller. Claudia rêvait à un bon café: un double expresso serait parfait.

Il fallait qu’elle trouve le moyen de sortir de cette cellule. Elle était nue, mais ses vêtements devaient bien être quelque part. Heureusement, ses cheveux longs lui permettaient de garder une forme de pudeur. Elle ne se faisait pas d’idées: on la filmait sûrement et ça ne

lui plaisait guère. Il était évident qu'on la surveillait. Elle chercha du regard une caméra et aperçut quelques meubles au fond de la pièce, dont une vieille armoire en mélamine jaunie. Sur le dessus se trouvait une petite boîte carrée.

« J'en étais certaine... mais elle ne semble pas allumée. »

Délaissant la caméra de surveillance, elle se mit à observer avec plus d'attention les séquences qui étaient diffusées sur les écrans. Claudia saisissait que ces images servaient à générer une peur, à créer une tension chez les prisonnières, puisque les femmes qu'elle y voyait avaient aussi droit aux mêmes projections, à part une.

Un grand malaise naissait en elle quand elle regardait les films, mais cette fois elle ne détourna pas les yeux. Il fallait qu'elle sache ce qui allait arriver à ces filles, afin de se préparer à toute éventualité. Si on avait pris soin d'installer ces écrans et de diffuser ces images, c'est qu'il y avait quelque chose à comprendre, au-delà de la tension que devait générer leur projection. Claudia espérait trouver une information qui l'aiderait à appréhender ce qui l'attendait.

Elle compta sept femmes se trouvant toutes dans la même situation qu'elle : nues et enfermées. Une des séquences montrait une femme blanche d'une vingtaine d'années. Elle était assez jolie. Le plan se rapprocha et Claudia comprit qu'elle ouvrait la bouche pour crier. À voir la fureur qui se lisait sur son visage, Claudia supposa qu'elle invectivait son ravisseur. Elle remarqua le tatouage de la captive sur son omoplate gauche : Minnie embrassant Daisy.

Elle voulut examiner la pièce dans laquelle se trouvait la prisonnière, à la recherche d'indices, de détails. La caméra était braquée sur la cage, et elle n'apercevait presque rien en dehors de l'image ciblée.

Elle porta son attention sur la deuxième captive : de race blanche, elle devait avoir son âge, la fin de la trentaine ou le début de la quarantaine. Encore là, la prisonnière n'avait rien de particulier. Elle était jolie, mais sans plus. Les deux captives ne présentaient aucun lien commun, du moins en apparence. L'une était petite et filiforme et l'autre, beaucoup plus ronde. Elle constata la même chose pour les cinq autres femmes. Il ne semblait pas y avoir de similitudes entre elles. Au contraire, elles étaient très distinctes les unes des autres. Sur les sept femmes, elle nota quatre Blanches, deux Noires et la dernière, qui avait le teint et les cheveux foncés, ressemblait à une Sud-Américaine.

« Le lien qui les unit doit se trouver ailleurs. Elles se connaissent peut-être... »

Cette remarque lui fit prendre conscience qu'elle-même ne les avait jamais rencontrées. Elle en était certaine. Claudia possédait une mémoire photographique. Qu'avait-elle en commun avec ces femmes ? Le front chiffonné, elle poursuivait ses réflexions, poussant plus loin sa pensée.

« À quand remontent ces images ? Où sont ces femmes ? »

La prisonnière n'osait formuler la question qui, pourtant, se faisait plus qu'évidente : étaient-elles toujours vivantes ? Claudia ferma les yeux quelques secondes. Elle devinait la réponse.

Reprenant son visionnement, elle remarqua soudain quelque chose sur le sol, sur un des écrans. Elle tenta de deviner ce que c'était, malgré la distance, quand elle comprit enfin : un drain. Elle regarda dans sa propre cellule et aperçut aussitôt le trou de quelques centimètres surmonté d'une grille rouillée. C'était le même, il n'y

avait aucun doute possible, bien que tous les sous-sols en soient pourvus, songea-t-elle. Non, ce devait être le même. C'est ici qu'avaient été détenues ces femmes, elle en avait l'intime conviction. Elle avait d'abord tenté de se convaincre qu'elles étaient enfermées ailleurs, qu'elles étaient certainement vivantes, mais elle savait que c'était faux. C'était le même endroit, la même cage. Combien de temps étaient-elles demeurées là avant de mourir ? Impossible à savoir, mais son maigre espoir de sortir de sa prison venait de s'évanouir à cause d'un drain.

La captive se laissa choir sur le sol et plongea son visage dans ses mains. L'angoisse lui saisissait la gorge, elle avait l'impression de devenir folle. Elle avait envie de hurler, la rage lui grugeait l'estomac, elle se mit plutôt à pleurer.

Qu'était-il arrivé à ces femmes ? Comment étaient-elles mortes et pour quelle raison ? Pourquoi les avait-on enlevées ? Pourquoi l'avait-on enlevée, elle ?

L'idée qu'elle allait subir le même sort lui était intolérable.

Elle leva les yeux vers un des écrans et contempla l'image de cette première jeune femme qui se tenait recroquevillée dans un coin. Elle pleurait. Une ombre passa devant la lentille. Claudia se redressa. À l'écran, la jeune séquestrée l'aperçut, elle aussi, et se mit à crier. Claudia n'avait que les images, pas de son, mais elle avait l'impression d'entendre ses supplications. Elle devinait ses mots et son angoisse et elle sut pourquoi : un homme entrait dans la cage. Il faisait dos à la caméra.

Elle vit alors la captive se mettre à genoux et joindre ses mains pour le supplier. Puis, l'inconnu lui saisit la gorge. La femme se débattait. Claudia percevait toute la terreur qu'elle devait éprouver.

Elle se mit à pleurer. L'horreur qu'elle découvrait à travers ces images la pétrifiait. Elle ne parvenait pas à détourner son regard de la scène. L'inconnue glissa sur le côté, son corps se faisait plus mou, n'offrant plus de résistance. On l'avait certainement droguée. Claudia comprit que la prisonnière allait mourir sous ses yeux. Cette idée l'horrifiait, la dégoûtait et la révoltait. Elle se mit à hurler :

– NONNNN, LÂCHEZ-LÀ... JE VOUS EN SUPPLIE... NE LUI FAITES PAS DE MAL... ARRÊTEZ... Nonnn...

Comme si le ravisseur l'avait entendue, il relâcha la gorge de la femme. Claudia constata alors que celle-ci était toujours vivante. Elle voyait sa poitrine se soulever et s'abaisser, puis elle la vit se mettre à tousser. L'ombre sortit de la cellule et referma la porte.

Pour quelle raison la laissait-il vivante ? Pourquoi avait-il interrompu son geste ? Que s'était-il passé que Claudia n'avait pas vu ni entendu ?

Elle fixait l'image figée de la prisonnière demeurée sur le sol. Terrifiée par ce qu'elle venait de voir, elle imaginait que c'était ce qui l'attendait, elle aussi. Malgré son solide tempérament, Claudia, terrorisée, se mit à régurgiter. Écœurée par ces images, par sa condition, par l'odeur de ses propres vomissures, elle s'éloigna le plus possible de ses souillures, replia ses jambes contre elle et tomba dans une espèce de mutisme, d'état catatonique.

* * *

Marc-Antoine était rentré chez lui. Il avait retiré ses chaussures, dénoué sa cravate et enlevé son veston Armani avant de se servir un verre de son meilleur whisky

Claudia est auteur de livres de cuisine à succès. Un jour, elle est kidnappée et se réveille nue, enfermée dans une cage. Peu à peu, elle découvre toute l'horreur de sa situation par le biais d'écrans où son ravisseur diffuse une série d'images mettant en scène d'autres femmes ayant séjourné dans cette même cage. La captive s'interroge. Que sont-elles devenues ? À quand remontent ces séquences ? Qui est cet homme qu'elle ne parvient pas à distinguer et qui les terrorise ? Elle le voit entrer dans la cage pour étrangler ses victimes, mais relâcher aussitôt son étreinte avant qu'elles tombent inconscientes. À quel jeu joue-t-il ?

Claudia échafaude un plan, mais aura-t-elle l'occasion et le temps de le mettre à exécution ? Commence alors pour la prisonnière une longue période d'angoisse. Ses déductions basées sur les images des écrans lui indiquent qu'elle n'a que sept jours pour agir...

Photo: Stéphanie Lefebvre



Arrivée au Québec en 1973 avec sa famille, SYLVIE-CATHERINE DE VAILLY fait des études en dessin de mode avant de poursuivre une formation en anthropologie. Auteur depuis plus de quinze ans, elle est reconnue pour ses romans très appréciés par un public fidèle. On lui doit plusieurs séries jeunesse et des romans pour adultes.

Photo: Vickie Bouchard



Ouvert à la culture des autres, le chef GIOVANNI APOLLO a cuisiné dans plus de 20 pays avec toujours la même passion. Il a publié trois livres de recettes et un roman-recettes. Grand habitué des plateaux de télévision, il coanime Espace découvertes, une émission quotidienne sur les ondes de V Télé en compagnie de Clodine Desrochers, tout en chroniquant régulièrement à l'émission de radio Puisqu'il faut se lever.

Groupe
Livre
Québecor Média

Conception de la couverture: Lyne Préfontaine

